

Entre la robe et l'âne

À l'occasion d'un mariage entre le fils aîné de son ancien prétendant et une jeune fille du peuple, une vieille tisserande se réjouissait à l'idée de laisser sa marque sur cette union, puisque de toutes les artisanes, c'était elle qu'on avait choisie pour la confection de la robe de mariée. Toute la célébration était nimbée d'une aura de secret. L'identité de la jeune mariée était inconnue. Même la tisserande ne l'avait jamais vue et avait dû se résoudre à prendre les mesures sur un mannequin qu'on lui avait fourni. Elle avait pourtant la ferme intention d'exécuter son plan, tel qu'elle se l'était fixé. Ce serait l'occasion parfaite pour faire un peu d'ombre à la famille du jeune homme qui l'avait mal traitée.

Elle désirait en fait obtenir vengeance pour l'humiliation qu'elle avait subie dans sa jeunesse. Le père du jeune marié lui avait brisé le cœur. On l'avait secrètement évincée de cette famille. On ne voulait pas d'une simple tisserande pour un fils de haut lignage. Et aujourd'hui, on acceptait une intrigante, une inconnue, que le fils cachait encore à ses parents et à tout le village. C'en était trop.

La tisserande ajusta la dernière rose de soie au corsage. Elle y cousit un poil de mulet, puis lui jeta un sort. Elle souhaita que tous les invités ne voient la jeune femme que sous les traits de l'animal. Les membres de la famille et tous les convives réunis, ainsi que tous ceux qui la rencontreraient, refuseraient que le jeune homme épouse cette laide créature, qu'il verrait pourtant, lui, sous son vrai jour. Il se laisserait influencer par le dégoût et le mépris du peuple. Il la refuserait au pied de l'autel, et cette dernière se métamorphoserait pour le reste de ses jours en âne, ignorant la cause de tous ses malheurs et de la réaction horrifiée de son promis.

La veille de son mariage, la future épouse se saisit comme convenu de la robe fraîchement tissée qu'on avait laissée à son attention dans l'atelier, en prenant bien soin que personne ne la surprenne. Une fois revenue dans sa chambre, elle se posta devant le

miroir et l'essaya. Comblée, elle s'allongea sur son lit, où elle s'endormit en attendant l'heureux jour.

Le lendemain, dès qu'elle franchit le seuil de la porte vêtue de sa robe, on ne la regarda pas avec l'admiration qu'elle pensait susciter. On lui fit même tenir de lourds paquets et elle aida un homme à tirer sa carriole. Elle avait toujours accepté d'aider ses prochains sans rien dire, mais elle était quelque peu malheureuse de voir que les gens ne se rappelaient plus que c'était le jour de son mariage. Elle vit soudain son promis et courut vers lui.

La célébration avait lieu à l'extérieur. Les invités virent le marié tenir le cou d'un âne avec un regard amoureux. Comme il était fleur bleue, on ne s'en avisa point. Il embrassait toute la foule du même regard. Il ne pouvait contenir sa joie.

La tisserande prit place dans l'assistance, intriguée par la suite des évènements. Elle n'avait même pas pensé à amener sa fille, car elle était partie tôt, s'étant contentée, la veille, de glisser une magnifique plume d'oiseau blanche sous sa porte fermée pour qu'elle ait une nouvelle parure lors de l'occasion. La vieille femme s'installa sous le dais qu'on avait tendu pour protéger les gens de l'ensoleillement. Comme elle l'avait prédit, vieille pythie sans pitié, on finit par s'indigner de l'âne qui paradait dans l'allée nuptiale, des fleurs entre les dents. On tenta de faire fuir l'animal en le ruant de coups. Le marié eut peur, voyant qu'on s'en prenait à sa future femme. Il pensa qu'on le frapperait aussi. Il s'éloigna et ne fit rien pour la protéger. On la chahuta tant et tellement que sa robe ensorcelée fut mise en lambeaux et que la rose de soie contenant le poil de la bête se déchira en deux. On vit alors poindre une femme sous l'animal. Elle semblait prisonnière de cet habit de peau grisâtre. On l'avait atteinte au ventre et elle semblait trop faible pour se relever. La tisserande la regarda, et crut un instant voir son propre visage. Une plume parait la coiffure de la jeune femme, que la tisserande reconnut avec douleur. Sa propre fille. La future mariée poussa un dernier râle et tira la peau sur elle. Un oiseau blanc en sortit, s'envolant loin de la foule en pleurs.

Le même jour, la tisserande se creva les yeux avec l'aiguille qui lui avait servi à confectionner la rose maudite et se cousit elle-même les doigts ensemble. Ce fut là son dernier ouvrage.

Mère-grand

Les non-dits, les inconforts, les frustrations brûlaient comme des petits coups d'aiguille répétés lorsque, dans la tension, ma mère et moi nous attaquions à la surjeteuse, qui pique, coupe et surfile à la fois, avec des coups encore plus précis, plus raffinés, cousant entre nous des petits motifs à dentelle en pointe de flèches.

Je devais en plus composer avec la malédiction. Dans ma famille, les femmes devenaient folles vers la quarantaine.

Grand-mère Lucia fut la première. Après avoir eu peur de mourir et séparé à la hâte tous ses couverts entre ses filles, elle se couvrit de poils et devint une louve. La métamorphose complète s'étendit sur plusieurs années. Elle commença à hurler à la lune. Puis à se gratter rudement derrière l'oreille, en s'arquant sur le côté, à la manière des bêtes. Elle mangeait de la viande crue qu'elle oubliait de rôtir; son estomac semblait tenir bon. Elle ne tarda pas à délimiter son territoire avec ses mouchoirs souillés autour de son lit. Elle attendait désespérément que quelqu'un vienne la voir, mais elle ne se laissait pas facilement approcher.

Je ne l'ai pas connue à l'âge de la louve active. Je ne me souviens d'elle que lorsqu'elle ne parlait plus. Elle pointait du doigt ou faisait un signe de la tête vers ce qu'elle voulait.

Sa sénilité l'avait rendue inoffensive. La louve ne mordait plus, elle n'avait plus de dents depuis bien longtemps. Des gencives féroces et une haleine qui découpait l'air autour d'elle les remplaçaient.

Ses ongles étaient jaunes, sa peau avait la texture d'un tapis de toile tressée; Lucia était très sèche. Je ne sais plus si elle avait de grands yeux et de grandes oreilles; elle faisait peur à sa façon.

Puis, il y avait ma mère, plus moderne, qui souffrait de troubles obsessionnels compulsifs. Elle nettoyait du matin au soir, sans attendre la poussière, comme une cendrillon désœuvrée

qui n'aurait rien su faire d'autre. Elle déplaçait aussi les meubles; elle pouvait intervertir des pièces entières. Il y avait plusieurs endroits où l'on ne pouvait déposer des objets, sinon, elle s'en occupait à sa manière.

Un jour, vers mes dix ans (mon père était déjà parti à cette époque), j'ai entendu des bruits sourds à l'extérieur. Je me suis postée à la fenêtre de ma chambre. Des volumes de toutes les couleurs et de toutes les tailles tombaient du deuxième étage en se feuilletant dans l'urgence, sentant, imminente, la fin de leur texte. Il pleuvait des livres, s'ouvrant à en gaspiller leurs mots. Ma mère avait décidé de vider une bibliothèque. Pour ma part, j'aurais préféré une averse de bonbons ou de crayons feutres, mais c'était beau quand même. Je regardais le mélange des feuilles blanches et jaunes n'appartenant pas aux arbres se déposer auprès de leurs homonymes vertes et végétales.

Nous n'avions plus besoin d'expliquer aux voisins pourquoi il y avait toujours un peu du mobilier qui atterrissait dans le parterre. Ils s'étaient habitués. Les enfants d'à côté, des magnats prospères en devenir, m'incitaient à subtiliser certains de ces items balancés par ma mère pour étayer leurs ventes-débarras, qui outre mes larcins commandités, étaient surtout constitués de cailloux. Ils les disposaient sur leur étal comme des bijoux précieux ignorés. Lorsqu'Anne venait à la maison, elle rachetait nos objets et, pour camoufler le malaise, quelques roches qu'elle lançait ensuite dans l'allée. Nous avons fini par avoir la plus belle entrée de la rue. J'étais certaine qu'elle contenait toutes les sortes de pierres du monde, que je ne me lassais d'observer et de comparer. Les crises de ma mère et leurs répercussions m'auront au moins permises de m'initier à quelques notions de géologie.

Digne descendante de cette lignée de femmes dérangées, j'ai su très jeune qu'il me faudrait suivre un jour une thérapie. Et cela avant mes quarante ans, date présumée de la détérioration de ma santé mentale. Je devais parler à quelqu'un de cette forêt généalogique hantée. Il aurait fallu que je *nous* comprenne. En attendant l'inévitable, je regardais les deux sœurs se taper davantage sur les nerfs chaque jour, se ressemblant de plus en plus dans leurs différences.

Je me contentais d'en rire avec elles, et c'est dans cet état d'esprit que je partis déjeuner avec Anne, ma tante Anne, ma presque deuxième mère, l'irresponsable chronique de la famille, la femme frivole qui tombait en amour au moins une fois par jour. Nous pourrions toutes deux magasiner pour chercher une folie qui m'irait bien.

Le tapis des cruciverbistes

Je regardais le couple, mi-cinquantaine, sur le banc devant moi. Ils se caressaient les mains tout en remplissant une grille de mots croisés. Ils s'adonnaient à ce jeu en souriant, se passant le journal à tour de rôle. J'étais étonnée au départ de la vitesse à laquelle ils trouvaient les mots, et je les imaginais experts, des vieux de la vieille, qui ne s'en laissaient pas conter, ni à l'horizontale, ni à la verticale. Elle riait et replaçait ses cheveux. Il lui suçait son café. Cliché de déjeuner. Puis, un silence complice et un grand éclat de rire. Ils se levèrent pour discuter ailleurs du nettoyage raté de leur tapis persan, au risque de faire basculer cette scène idyllique au rang des tranches de la vie quotidienne.

Anne se retourna, cherchant la ligne de fuite de mon regard, et me demanda à quoi je rêvassais en regardant le pot de lait de la table voisine. Je voulais qu'elle me parle de mes parents, savoir si eux aussi, avant, prenaient des déjeuners au restaurant, s'ils avaient déjà eu un tapis mal nettoyé, un tapis vieux de mille et une histoires. Mais la perspective d'évoquer ce passé qui me semblait si pesant m'arrêta et je me contentai d'un haussement d'épaules.

Dans la lune, Ève? Tu ne penses pas à Jules par hasard? En effet, j'aurais très bien pu penser à lui. Je répondis à ma tante que j'espérais qu'il s'était trouvé un emploi. Avant ma fuite et l'abandon de mes chaussures inconfortables, incompatibles avec ma nouvelle démarche, Jules avait souligné au marqueur une annonce dans le journal ; un restaurant vietnamien à la recherche d'un serveur ponctuel avec de l'entregent. Anne rit à gorge déployée, à la température maximale qu'un rire de gorge chaude peut atteindre avant d'exploser, en me disant que Jules n'avait pas la tête de l'emploi, que c'était trop sérieux pour lui, qu'il ferait sortir des lapins des bols de soupe tonkinoise de ses clients. Elle avait sans doute raison. On a commandé. Céréales pour moi, avec un croissant pour Anne. *Je ne mange plus de céréales, à cause de ta mère,* me dit-elle en me regardant avec circonspection porter les flocons de blé à ma bouche.

En plein petit déjeuner, ma mère avait annoncé à Anne qu'elle avait une tumeur derrière son œil droit et qu'il pouvait tomber à tout moment à cause de la pression. Sa sœur avait cru à son histoire; elle imaginait le nerf optique poussant l'œil de sa sœur hors de son orbite et chutant le matin dans son bol de céréales. On ne s'imagine pas un œil atterrir dans son déjeuner. L'accident est décalé, impossible. Cette image lui est restée : Blanche qui mange ses céréales pendant que son globe oculaire coule dans le lait froid. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle lui avait avoué qu'elle s'était jouée d'elle à cet instant, se vengeant de toutes les affabulations qu'elle lui avait servies durant leur jeunesse. La perte de son œil droit restait un mystère pour moi.

Avant de partir, je jetai un œil – encore un œil – sur le journal de la table voisine et tombai sur leur grille. Après avoir relu les définitions et regardé le thème de ce jeu de mots croisés, je restai coite. Rien ne concordait. Que des mots affriolants, des petits noms intimes, des adjectifs érotiques et des verbes d'action avec partie du corps à l'appui, qui n'avaient rien à voir avec cette grille sur l'astronomie. Moi qui me demandais avec quoi ils avaient sali leur tapis...

Les tatouages

Une fois sortie du café, Anne s'arrêta brusquement pour se cacher derrière la grande ardoise extérieure où était inscrit le plat du jour, surmonté d'un *Welcome* faisant un pied de nez discret à la loi 101. De l'autre côté de la rue, celui qu'elle appelait en tremblant Barbe-Bleue Poitras se tenait en selle sur sa motocyclette, accompagné de sept autres hommes qui avaient l'air de simples nains à côté de lui.

Ma tante avait fréquenté cet homme qui, selon elle, pouvait parler de virilité avec ses bras et ses flamboyants tatouages, mais qui, pour moi, restait un petit vieux avec des taches d'encre sur le corps, et une tignasse blanche qui avait des reflets bleus. Des volutes de fumée indigo s'échappant de sa cigarette entouraient son visage cicatrisé. On se demandait combien de fois on l'avait recousu.

Anne l'avait quitté et avait déserté son appartement, parce qu'elle avait eu besoin à nouveau d'espace. D'une chambre pour faire pousser un jardin secret. Il était hors de question, à ce que j'en compris, qu'il la vit. Nous avons marché d'un pas rapide jusqu'à la boutique *Le Verso* qui offrait des services de reprographie et d'imprimerie.

Comme Anne avait l'air songeur, je l'ai convaincue d'aller chercher son courrier et de rentrer à la maison pendant que je m'occupais des photocopies. J'évitais aussi qu'elle me raconte une énième version des bobards sur l'œil de ma mère. J'aimais mieux l'imaginer. Ce détail manquant dans le visage de Blanche était mon énigme préférée.

Reproduction

J'arrivai près de la machine, priant pour qu'elle ne disjoncte pas au moment où j'en aurais besoin. C'est toujours quand je suis là que la rame de papier se bloque, qu'il n'y a plus d'encre et qu'apparaît un message d'erreur annonçant une explosion imminente de l'appareil.

C'était comme à l'arcade. J'insérai les pièces de monnaie, je tournai les pages l'une après l'autre, déposant les feuilles codées entre les plaques de verre, en évitant de fixer le laser, et je me dépêchai de recommencer avant que les clients derrière moi ne s'impatientent. Une fois arrivée au centre du journal de cuir, *game over*, la partie s'arrêta...

Le noyau

Silence de quelques pages restées blanches en plein milieu du cahier. Comme l'axe sur lequel se tient son écriture, ersatz de sa parole défunte. Une plage de néant où l'on ne distingue plus les marges. L'ouvrage était ouvert sur cette ère inviolée, volontairement écartée, l'angoisse du blanc mordillant ses pages.

Comme une pause. Ou un oubli, une cachette secrète entre les pages. En observant la reliure, je vis qu'il restait de minuscules morceaux de papier sous les broches. Un feuillet avait été arraché. Le livre s'effaçait autour de cette blessure. Le séisme annihilant allait remonter, couche par couche, de l'épicentre jusqu'aux couvertures de cuir. Toute l'encre allait s'évaporer. Cela pourrait même affecter notre monde. Une perte de substance généralisée. Les histoires s'écouleraient, disparaîtraient. On avait tiré le bouchon de leur océan. Qui se trouvait dans le journal de mon père.

William était disparu en me laissant cette bombe, ce vecteur vers le néant. Toutefois, je n'étais pas prête à me rendre à son ancienne résidence *Le domaine oublié* – quelle ironie ! – pour tenter de retrouver les pages manquantes. Ces feuilles qui reliaient toute l'histoire, son cœur servi sur un papier velouté. Je ne voulais en aucun cas me retrouver dans sa chambre. Avancer dans des couloirs qui existent et qu'on ne voit pas. Constater l'indécence de la lumière qui s'infiltré tout de même parmi les mémoires éteintes.